

Christine LUCIGE

Mélancolie, d'où viens-tu ?

Publié par Bookelis

Mélancolie d'où viens-tu ?

CHAPITRE 1

Mon époux, Philippe Lejoyeu, jeune homme de 37 ans élancé et athlétique, visage allongé et buriné, regard intense et doux, aime le théâtre, l'opéra et aussi le jazz ! Agent immobilier de métier, il semble être heureux de vivre. Il ne manque jamais l'occasion de partir en balade à pied ou à vélo et pratique au moins cinq activités sportives dans l'année.

Moi, Suzy Lejoyeu née Daniel, je suis âgée de 36 ans, j'aime bien vivre, je suis secrétaire de direction. Je ne suis pas trop moche. Je suis brune aux yeux bleus. De taille moyenne, je souffre d'une timidité maladive qui me paralyse chaque fois que je croise un regard ! Le sport n'est pas mon hobby préféré, mais j'accompagne volontiers mon époux à certaines sorties dominicales. J'aime aussi la musique et surtout le rock ! Inutile de décrire la cacophonie qui règne à la maison quand tous les membres de la famille écoutent leur musique préférée en même temps.

Nous nous sommes rencontrés, Philippe et moi fortuite en 1979 lors du salon de l'immobilier à Paris, Porte de Versailles. Moi errant dans les différents stands à la recherche d'une maison à acheter, lui accostant les visiteurs pour faire naître en eux l'envie d'acheter. Évidemment à vingt ans, je ne possédais pas les fonds nécessaires pour m'offrir un logement mais je déambulais dans les allées histoire de me persuader qu'un jour je serais capable de mener à bien ce projet.

— Je peux vous proposer la maison de vos rêves !

La voix chaude qui m'enleva à mes pensées venait de cet homme fort séduisant dont le regard gris intense semblait sonder mon âme.

Mes joues s'enflammèrent autant que les siennes. Nous évitions de nous regarder alors qu'il me vantait les mérites d'une maison proche de Paris. Je ne l'entendais pas car, dans ma tête, je me mariais déjà ! Je me voyais en robe blanche, entourée de ma famille de mes amis avec tout le tralala ; limousine, demoiselles et garçons d'honneur, etc.

Lui continuait inlassablement son article tandis que moi je m'enfonçais dans mon rêve. J'imaginai la naissance de notre premier enfant, les vacances en

famille au bord de la mer, les premiers pas de mon bébé !

Il s'arrêta tout à coup de parler et me dévisagea.

— Répétez ce que je viens de dire ! ordonna-t-il en fronçant les sourcils.

J'ouvris très grand les yeux, haussai les épaules, fis une moue et restai coite.

— Peut-être pourrions-nous reprendre cet exposé une autre fois, dit-il en plongeant son regard dans le mien. Je rougis à nouveau et répondis timidement : Peut-être ! Avant de détalier à toutes jambes.

Il me rattrapa.

— Je ne pourrai vous convaincre que si vous me donnez votre numéro de téléphone.

Je lui déclinaï comme une conjugaison mon numéro de portable et accélérâi le pas pour m'éloigner de cet individu qui me remuait le corps et l'esprit.

Mon téléphone sonna le soir même, et après une longue conversation, nous nous fixâmes rendez-vous pour un dîner en fin de semaine.

Je me préparai le samedi soir, le cœur en surrégime, la tête à l'envers et l'excitation à son apogée. Nous devions nous rencontrer à vingt heures devant le théâtre du Châtelet pour une soirée restaurant puis cinéma.

Après un bain relaxant qui dura une éternité, j'enfilai une robe verte en tricot qui me parut terne. Une dizaine d'essayages plus tard, je m'arrêtai à un tailleur couleur saumon qui découvrirait mes jambes à mi-cuisse.

Dix-neuf heures trente, juchée sur mes talons aiguilles, mon maquillage impeccable, j'enfilai mon long manteau en cuir noir et m'engouffrai quelques minutes plus tard dans la station de métro Réaumur-Sébastopol. Il faisait froid et la chaleur souterraine détendit mes muscles contractés malgré le bain.

À mon arrivée à notre point de rendez-vous, avec cinq minutes de retard, Philippe m'attendait patiemment, emmitouflé dans un pardessus gris.

Nous nous installâmes à une table discrète au fond du restaurant. La table était faiblement éclairée par une bougie, ce qui me convenait parfaitement.

Car l'émotion me tenaillait et mes joues restaient obstinément rouges.

Notre dîner fut décisif car, depuis, nous ne nous sommes plus quittés.

Juillet 1994, quinze années déjà que Philippe et moi étions mariés. Le 25 juillet 1980 j'avais fêté mes 21 ans depuis une semaine quand j'ai dit oui à Philippe devant le maire d'Aulnay-sous-Bois. Un mariage comme je l'avais souhaité avec beaucoup d'amis, de fleurs, de discours et de musique.

De cette union naquit Thibaut le 10 décembre 1981 puis deux ans plus tard Amandine. Nous étions un couple comblé. Nos enfants

grandissaient normalement. Thibaut, âgé de quatorze ans, poursuivait sa scolarité sans embûches, en pleine crise d'adolescence il suivait la mode pas

à pas. Il connaissait tout, mieux que ses parents. On aurait dit un sage de quatre-vingts ans. Mais il restait un garçon doux, enjôleur et sachant obtenir ce qu'il désirait par un simple sourire. Qui pourrait résister à son regard clair, profond, à ses élans de tendresse et à l'attention qu'il vous porte quand vous êtes en difficulté ? Il pratiquait le tennis et participait aux tournois organisés par le tennis club d'Aulnay-sous-Bois. Il ne se destinait pas à une carrière sportive professionnelle mais aurait aimé tout de même être au niveau des joueurs internationaux... sans trop se fatiguer.

Amandine, jeune fille de douze ans, fine et plutôt belle, au caractère bien trempé était plutôt directe dans ses propos. Elle savait se montrer tendre et compréhensive si nécessaire. Elle aimait le cinéma, y allait tous les samedis et au moins trois fois par semaine pendant les vacances. Elle regardait seule les films d'action, ses préférés. Tandis qu'elle réservait les sentimentaux qui la rendaient triste aux sorties avec ses copines.

Elle voulait être chirurgien. Seulement la vue du sang lui donnait la nausée. Mais elle disait qu'elle y arriverait. Elle avait du tempérament, ma fille ! Elle avait réponse à tout et savait faire accepter ses points de vue sur tout sujet d'actualité.

Nos enfants étaient nos biens les plus précieux. Dans nos conversations au coin du feu, Philippe et moi ne parlions que de leur avenir et imaginions le désastre si nous perdions l'un d'eux.

Les vacances scolaires, particulièrement celles d'été, étaient attendues avec impatience par la famille. C'était un moment de grande convivialité où nous prenions les décisions importantes concernant notre avenir.

Bien entendu les enfants préféraient sortir avec leurs amis, nous laissant discourir sur nos projets ! Notre mois d'août 1994 à la Baule se déroula merveilleusement même si Philippe préféra rester à l'hôtel plus souvent que d'habitude.

CHAPITRE 2

Mais, dès le début du mois de novembre, la descente aux enfers commença et s'éternisa pendant près de deux mois. Mon mari avait perdu peu à peu toute énergie, toute ambition. Il se laissait aller à un pessimisme décourageant. Toute initiative lui était étrangère.

Il ne voulait plus participer aux randonnées, il disait qu'il était fatigué. Il ne s'intéressait plus aux notes des enfants. Quand je lui en parlais il répondait que j'étais tout à fait apte à m'en occuper. Il allait au travail en jogging et

baskets alors que le costume était de rigueur. Le matin il lui était pénible de quitter le lit, de rentrer sous la douche, il ne se rasait qu'un jour sur deux. Ses yeux gonflés de sommeil avaient du mal à s'ouvrir. S'il avait pu, il aurait dormi toute la journée quand il ne travaillait pas. Tous les prétextes étaient bons pour fuir les amis. Il repoussait de week-end en week-end les visites chez ses parents. Aucun film, aucune pièce de théâtre ne l'intéressaient. Le dialogue avec nous s'amenuisait progressivement. Il s'isolait.

Que s'était-il donc passé pour qu'il change à ce point ?

Après maintes réflexions et recherches, je ne pouvais m'expliquer la raison de cette grande tristesse.

—T'aurais-je blessé par mon comportement, une réflexion mal comprise ?

Une décision qui ne te convenait pas ? Rien de tout cela.

Philippe répondait incessamment : « tout va bien ».

—Que se passe-t-il au travail demandai-je. La conjoncture serait-elle mauvaise ? Aurais-tu eu un accrochage avec ton patron ? La même réponse revenait en boucle :

— Ne t'inquiète pas, juste un peu de fatigue.

Que me cachait-il donc ? Me voilà partie dans des suppositions abracadabrantesques.

Aurait-il une maîtresse, une double vie, un désir d'indépendance, de rupture de divorce ?

Je songeais aussi à ses parents. Aurait-il été maltraité durant son enfance ? Tout cela n'était que conjectures. Philippe était le préféré d'une fratrie de deux : lui, l'aîné, et sa petite sœur Stéphanie. Ses parents étaient en admiration devant lui. Pour eux il était le plus intelligent puisqu'il avait fait des études de droit et de commerce. Le moindre petit problème devait être résolu par leur fils. Lors de notre rencontre, j'avais même pensé qu'il était fils unique. Quand j'ai été présentée à ses parents, j'avais remarqué l'admiration qu'il suscitait et particulièrement une grande complicité entre son père et lui.

Alors je lui demandai si tout allait bien avec ses parents. Son visage s'illumina brièvement :

— Il n'y a aucun problème avec mes parents, me répondit-il. Pourquoi cette question ?

— Parce que ta tristesse m'inquiète.

Il me prit par l'épaule et me dit avec un sourire forcé :

— Ce n'est rien, tout va bien.

Pourtant, je ne pouvais que me rendre à l'évidence : mon mari n'était pas au mieux de sa forme. Je cherchais vainement un événement ancien ou récent auquel rattacher ce désarroi mais aucun ne me venait à l'esprit.

Je lui conseillai de demander un petit remontant au pharmacien. Ce qu'il fit sans conviction. Juste pour me rassurer.

Je lui conseillai d'aller consulter notre médecin traitant, il refusa avec véhémence. Je ne pus m'empêcher de lui coller un miroir sous le nez.

— Regarde-toi ! Un vrai zombi ! Es-tu satisfait de ton image ?

Il ne répondit pas.

J'omis volontairement de parler de son état de santé à ses parents car il serait inconcevable, pour eux, que leur fils souffre de quelque faiblesse que ce soit. Philippe était leur préféré, l'intellectuel de la famille. Son père l'admirait et disait à qui voulait l'entendre que son fils était un énarque et qu'il aurait pu devenir ministre s'il l'avait voulu. Mais par grandeur d'âme il avait préféré rester au niveau du peuple ! Alors comment aurais-je pu lui annoncer que son fils subissait une légère « défaillance ».

Je l'emmenai d'autorité chez le médecin. Bien entendu Philippe afficha un large sourire, balayant d'un geste de main tout ce que je pouvais dire.

— C'est vrai, Docteur, je suis un peu fatigué en ce moment. Mais rien de grave. Ma femme est inquiète. Je suivrai vos conseils et tout ira bien.

Il promit de revenir en consultation si nécessaire. Le docteur Ravel qui le connaissait bien me demanda de le prévenir s'il n'allait pas mieux. Cela me rassura quelque peu. Nous arrivâmes aux fêtes de fin d'année. Moi avec cette sensation que notre famille allait subir une catastrophe, et Philippe dans un déni total de son état de santé.

Chapitre 3

Janvier 1995, après des fêtes plutôt tristes, les enfants repartant à l'école, Philippe continua, selon moi, à refuser de prendre les comprimés qui lui avaient été conseillés.

Notre médecin de famille lui avait prescrit un arrêt de travail de deux semaines et un peu d'Atarax. Mais toute la journée son lit restait son unique refuge et il ne mangeait que du bout des lèvres.

De mon côté je ne savais pas comment le soulager alors je lui répétais sans cesse que tout irait bien, que la fatigue partirait. Lui, il acquiesçait avec un sourire figé. Toujours ce sourire ! Je me demandais parfois s'il ne se

moquait pas de moi. S'il ne me faisait pas marcher. S'il ne réglait pas un lointain contentieux. Mais j'avais beau chercher, je ne trouvais rien ! Mon refus de me rendre à la soirée annuelle de son travail ? Je ne le croyais pas. Car il savait que je n'aimais pas ces cocktails où tout le monde vous apprécie tout en se fichant royalement de vos états d'âmes. Nos dernières vacances de Pâques chez ses parents ? Il ne s'était rien passé de spécial sauf cette discussion animée avec sa mère qui n'avait pas apprécié la tenue un peu trop sexy d'Amandine à notre repas de fin de vacances au restaurant à Marseille. Il faut dire qu'elle avait un petit peu exagéré. Minirobe orange fluo, décolleté plongeant jusqu'à la naissance des fesses à l'arrière et des seins à l'avant ! Je lui avais demandé de jeter un gilet léger sur ses épaules. Mais dès qu'elle s'était assise à table elle avait ôté langoureusement ce bout de tissu qui maintenait la paix entre belle-mère et bru.

Le regard de Philippe s'illuminait, hélas momentanément, par la présence des enfants. Je le stimulais du mieux que je pouvais, lui demandant avec insistance de se remuer, de se bouger, de réagir !

– Ça ira mieux demain, lui répétais-je journallement. Nous te soutenons. Ce n'est qu'un peu de fatigue... Il avait fini par me convaincre.

Mais il ne réagissait pas ! Restant de longs moments à regarder le mur, soupirant au moindre geste, haletant à chaque mouvement.

Je lui proposai de partir quelques jours à la mer, sur la Côte d'Azur pour le rapprocher de ses parents mais il refusa.

Alors, devant tant d'indolence, je me mis en colère.

– Combien de temps vas-tu rester là à ne rien faire ? Tu ferais mieux d'avalier ces vitamines. Ne crois pas que je vais continuer à te plaindre « ad vitam aeternam ». Je te préviens, si tu continues ton cinéma, je me tire avec les enfants. Car je ne supporterai pas d'engraisser un bon à rien !

Je regrettai rapidement mes propos, je lui demandai de m'excuser et je montai dans ma chambre calmer mes angoisses. Le traitement que lui avait donné le médecin n'agissait pas non plus. Pas la moindre amélioration depuis un mois.

J'étais perdue, complètement dépassée par tous ces événements. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je devenais hargneuse avec l'homme que j'aimais.

Alors je me confiai à ma copine Clarisse qui me conseilla de faire examiner mon mari par le médecin. Je lui répondis que c'était déjà fait mais que je le soupçonnais fortement de ne pas avalier les médicaments que ce dernier lui avait prescrits.

Clarisse mon amie d'enfance était pleine de vie. Trentenaire sans enfant, d'une grande disponibilité, ses cheveux roux encadraient un visage